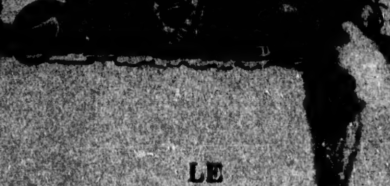
EPITRE

A

SON ALTESSE ROYALE



LE

PRINCE DE GALLES.

1860.

EPITRE.

"La bouche parle de l'abondance du cœur."

POUR SERVIR DE PREFACE.

LECTEURS,

Il faut être bien audacieux pour oser livrer de pareilles pages au public.

Je ne dis pas ceci à cause de Son Altesse, puisque la plus belle gloire et le plus grand bonheur des Rois est de faire grâce, mais à cause de vous autres qui ne savez rien pardonner.

Lorsqu'une femme met au monde un enfant richement laid, dont le sexe est encore plus douteux que la paternité, les commères du lieu ne se gênent pas de dire tout haut : "c'est dommage que cet enfant-là vive," et pourtant la pauvre mère tressaille au moindre cri du marmot ; pour elle, autant vaut mourir que de perdre son *cher petit trésor*.

Je suis précisement dans le cas de cette femme. Bien des gens trouveront mon petit poëme laid à faire peur ; mais comme j'ai plus de cœur que d'esprit, l'amour paternel, ce profond sentiment de la nature qui se suffit à lui-même, l'a emporté sur l'amour propre qui tire sa satisfaction de l'approbation d'autrui. Je le déclare en toute humilité, je n'ai pas les moyens d'acquérir la popularité au prix qu'on l'estime. En tout cas, je me flatte que je n'aurai pas fait payer trop cher la curiosité du lecteur, puisqu'elle va se satisfaire gratis. Je sais à quoi m'en tenir sur la valeur de mon œuvre, elle n'a que le mérite de la franchise, et je savais bien qu'une pareille marchandise trouverait peu d'acheteurs.

Je nie à qui que ce soit le droit de me traiter d'impie ; outre que je n'y entends pas malice, le mot est tellement usé que, si on ne le ménage pas un peu, on ne pourra bientôt plus s'en servir dans les grandes occasions.

Il est bon de vous dire que pour ne pas trop déplaire à mon curé, j'ai retranché une centaine de vers, et des plus drôles. On sera bien peu raisonnable si on ne me tient pas compte de ce sacrifice. D'ailleurs, cette Epitre, tirée à un petit nombre d'examplaires, n'ira qu'à des hommes mûrs dont le cœur est à l'abri de la perversion.

J'arrête ici de peur de divaguer.

Post-scriptum.—Avant de me lire, il est bon de se rappeler qu'il y a des vers sans poésie, tout comme il y a de la prose poétique.

EN GUISE D'EXERGUE.

Même au fils de la Reine, un loyal sujet peut
Sans nul déguisement dire tout ce qu'il veut.
Ma Muse est dévouée à qui veut la justice,
Mais elle est indignée en voyant l'injustice.
Il est passé le temps du compliment banal
A l'homme haut placé, qu'il fasse bien ou mal
Honneur à notre siècle ? il a de vrais apôtres
Qui disent aux Hérode : "allez vous en, vous autres,
Votre règne est fini ; c'est le jour du Seigneur,
Qui veut que le petit ait sa part de bonheur."

Je ne hais pas le Roi, qu'il aille tête haute
Et règne comme un père au milieu des enfans.
Qu'il ait de douces nuits et des jours triomphants.
S'il cessait de bien faire ?—alors il nuit, qu'il s'ôte.

Même au fils de la Reine, un [illegible] pas
Sans nul déguisement dire tout ce qu'il veut
Sa Muse est dévouée [illegible]
Mais elle est indignée en voyant l'injustice
Il est passé le temps du compliment exquis
A l'homme haut placé, qu'il [illegible]
Honneur [illegible]
Qui disent aux Heureux: [illegible]
Votre règne est fini; c'est le jour du seigneur
Qui veut que le petit ait sa part de bonheur

Je ne hais pas le Roi, qu'il vive [illegible]
Et règne comme sa mère au milieu des colons.
Qu'il ait de douces nuits et des jours triomphants
S'il pouvait de bien faire [illegible]

A SON ALTESSE ROYALE

LE

PRINCE DE GALLES

HERITIER PRESOMPTIF DE LA COURONNE D'ANGLETERRE.

EN VISITE AU CANADA,

OU

Il represente notre Auguste Souveraine.

AVANT PROPOS.

Puisqu'on peut prier Dieu dans un langage obscur,
Niais, regardez au ciel, passer des flots d'azur,
Puisque partout on dit :—Mon Dieu ! Jésus ! Marie !
Qu'on ait l'esprit du sage, ou l'esprit de folie,
Quoique né dans un coin obscur de l'univers,
Je peux montrer mon cœur, à Son Altesse, en vers.

C'est étrange, vraiment, qu'aux siècles où nous sommes,
Il faille un choix de mots pour parler à des hommes,

Comme si de beaux mots valaient mieux qu'un bon cœur.
Pauvres gens ! quel pays ! que c'est triste, Seigneur !
Quoi ? quand je suis charmé, que mon âme soupire,
Et qu'à mon bien-aimé je brûle de le dire,
Sage, discret, prudent, pour ne pas m'exposer,
Il faudra que je vienne humblement m'excuser !...

Que j'ai hâte d'aller en ce gentil royaume
Où les Langues n'ont pas, pour parler, d'idiôme.
L'âme nue est sans honte au séjour des élus.
L'esprit parle ou bégaie, il n'importe, et Jésus
Dit à chacun, venez !—Et l'ange avec ivresse
Court, vole dans ses bras, y prend une caresse.
Là, l'esprit fait ou dit la chose qui lui plaît ;
Le plaisir qu'il rêvait dépasse son souhait ;
Un chant mélodieux résonne à son oreille
Et son œil va toujours de merveille en merveille.
Oui, dans le paradis, tout est charmant, parfait ;
Tout est à découvert, tout est à nu, tout plaît.

I

Hâtez, Prince, arrivez, soyez le bien-venu !
Dans notre Canada, sur ces plages lointaines,
Vous vous retrouverez dans vos propres domaines.
Aux bourgs, dans nos cités, votre nom est connu
Comme le nom béni de votre auguste mère,
Comme le nom chéri du Prince, votre père.
Votre arrivée, ici fera bien des heureux
Puisque l'on dit partout qu'un Prince est généreux.

Le Canada soumis et fidèle a ses maîtres
Sut rendre un juste hommage à vos nobles ancêtres.
L'Histoire vous dira nos jours de Chateauguay ;
En ces jours, votre peuple était bien fatigué,
Mais comme il était fier d'inscrire une victoire
Dont il eut la fatigue, et nos Rois tout l'honneur.
Il ne quêta jamais le prix de sa valeur,
Car il est par sa mère un enfant de la Gloire.
Ces preux que l'on voyait aux plaines d'Abraham
Se battre contre vous, aujourd'hui vaillamment
Combattraient l'ennemi de votre auguste mère.

Oui, Prince, votre peuple a l'esprit militaire ;
Son dévouement aux Rois jamais ne fut suspect ;
Dès l'enfance il apprit ce qu'il doit de respect
A ceux que Dieu revêt, pour un temps sur la terre,
De son autorité ; car il sait que la paix
Unit étroitement le Prince à ses sujets,
Et des deux ne fait plus qu'un fils aimant son père.

Le Prince aimé commande, et son peuple obéit.
Le peuple maltraité souvent désobéit :
Témoin la triste époque où durant deux années, (1)

Votre peuple a maudit ses dures destinées.
Il s'est bien étonné, dans ces cruels moments,
Qu'il fut ainsi payé de ses beaux dévouements.
Certes, ce n'est pas moi qui voudrais vous tout dire,
Mais l'histoire peut bien, Sire, vous en instruire.
Interrogez-là donc, et vous saurez combien,
Votre peuple fidele, a souffert pour le bien.

La tyrannie est bonne à rendre fou de rage
Un peuple dévoué, doux et plein de courage.
Quand on lui met le mors aux dents comme au cheval,
Il croit que la révolte alors n'est pas un mal.

L'homme a sa dignité qu'il n'engage à personne.
Créé libre d'abord, il s'apperçoit bientôt
Que son bonheur voulait qu'il tressât la couronne
Pour la donner au Roi, car la chose était bonne.
Mais que le Roi jamais ne soit pris en défaut.

Qui donc le punira si le Roi tombe en faute ?
Puisque nul, pour l'atteindre, a la main assez haute ;
Puisque si le Roi passe, on tombe à deux genoux,
Trop fier de contempler son front serein et doux.

Pourquoi le jour du Sacre est-il un jour de fête ?
Pourquoi le Prince, alors, se courbe-t-il la tête ? (2)
Si ce n'est pour montrer que l'homme n'est fait Roi
Qu'à la condition d'obéir à la Loi ;
Et si ce n'est encor pour que le peuple voye,
Après l'acte important qu'il a fait avec joie, (3)
Qu'il doit se confier et bénir le Seigneur
Qui lui donne un saint Roi qui fera son bonheur.
Oh ! s'il en est ainsi, tout jeune que vous êtes,
Venez, Prince, venez nos couronnes sont prêtes.
Le peuple Canadien, en vous ceignant le front,
Dans ses transports joyeux bénira votre nom,
Et vous irez redire à votre illustre mère,
Qu'au Canada, son peuple est fidèle et prospère.

II

Proche est le temps, peut-être, où votre peuple aura
L'honneur de vous revoir avec un nouveau titre. (4)
Vous aurez lu, sans doute, alors le beau chapitre
Du *Livre des Rois*, et chacun de nous verra
Que vous aurez appris que le plaisir des Princes
Est de faire le bien de leurs chères Provinces.
A ces conditions, votre peuple joyeux
Pour votre prompt retour, au ciel fera des vœux :
Des vœux pour que Dieu donne au Prince en sa jeunesse
La douce paix du cœur qui fait les jours sereins ;
La force, la vertu qui font, dans la vieillesse,
Les sujets enchantés bénir leurs Souverains.
La chose la meilleure est d'avoir, ô mon Prince,
Avec les vœux ardents de toute une Province,
Le respect des vieillards et l'amour des enfans. (5)

Ce qui fait devant Dieu les hommes vraiment grands,
N'est pas d'être sorti d'une royale souche,
De porter un panache à nul autre pareil,
D'avoir des diamants que nulle main ne touche
Et qui feraient pâlir les rayons du soleil ;
D'être le chef vaillant d'une vaillante armée
Ni passer dans les rangs couvert de pourpre et d'or,
D'avoir à soi tout seul toute la renommée
Et paraitre plus grand qu'aucun ne fut encor ;
D'avoir beaucoup d'esprit et parler comme un ange,
D'être l'objet unique où va toute louange
Et prospérer en tout sans faire aucun effort ;
De tous les Rois vaincus d'être le Roi suprême,
Ni d'être appelé *Dieu* bien plus que Dieu lui-même ;
Non ce n'est pas cela qui donne le bonheur ;
Ce n'est pas ça qui fait le véritable honneur.
C'est d'être un peu sensible à toutes les misères
Et de savoir sécher bien des larmes amères.
C'est d'aimer, pratiquer la douce charité,

C'est de faire en secret les choses que vous faites, (6)
C'est d'être vertueux, Prince, comme vous êtes ;
Voilà qui fait des Rois briller la majesté !
En donnant, dit Jésus, c'est à moi que tu prêtes.
Oh ! oui, la main qui donne est bénie à jamais.
La sainte charité peut animer les pierres
Et leur faire chanter de sublimes prières
A celui-là d'en haut qui donne à tous la paix
Et veut toujours qu'un bon Prince ait de bons sujets.

Sire, loin est le temps où le crime et la honte
Trônaient effrontément sous des dehors brillants
Et pouvaient captiver bien des peuples-enfans.
Voici que la lumière à se répandre prompte,
Eclaire également les sujets et les Rois ;
Sagement elle dit : Peuples, gardez vos droits ;
Vous, Rois, soyez prudents, mais surtout soyez justes
Et vous verrez bénir vos Majestés Augustes.

Prince, on ne verra plus de ces héros—brigands,
Alexandre, ou César, courir de par le monde
Soldatesque effrennée et troupe vagabonde,
Pour piller, massacrer de pauvres innocents.
Mil huit cent a sonné le glas des conquérants.

L'angélique candeur, la beauté des Stuarts brille
En vous, Prince, l'espoir d'une auguste famille.
Le sang d'où vous sortez, fertile en beaux exploits,
Dans vos ayeux montra la vaillance des Rois.
Il semble que jamais on a vu sur la terre
Un peuple briller plus que la fière Angleterre.
Mais il est dans le vent de ce siècle une voix
Qui crie à tout venant comme un clairon sonore :—
" Sage était ton ayeul, mais sois plus sage encore.
Ce siècle est au progrès, marche en avant toujours ;
Les derniers arrivés seront les plus beaux jours.
L'énigme est proposée, il faut qu'on la résolve,
Marche, n'hésite pas pour que Jésus t'absolve.
L'heure, le jour, le mois est encore incertain,

Mais le salut commun est marqué pour la fin.
Le sphinx hideux auquel a cru l'antique Rôme
Disparait tout entier pour faire place à l'homme.
Oui, le génie humain aura le mot de tout
Quand le nom du Seigneur sera béni partout,
Qu'on verra sur la terre une sainte harmonie
Faire du monde entier une famille unie.
Jésus frappe à la porte, et voici qu'il attend
Que vous lui donniez tous sujet d'être content.
Que le peuple sommis obéisse sans feindre
Et le courroux du Roi ne sera pas à craindre ;
Mais que le Roi prudent fasse, avec équité,
Partout sentir l'effet de son autorité,
Qu'il aime ses sujets à l'égal de lui-même
Car son amour vaut mieux que l'or du diadème."

O saint amour du Roi pour son peuple soumis,
Si tu veux, tu peux faire éclore un Paradis.
Aimez donc, Prince, aimez votre peuple docile.
Afin que le joug lui soit léger et facile.
Comme Jésus aima, qui donc devrait aimer
Et des malheurs du peuple en tout temps s'alarmer
Si ce n'est pas le Roi qu'à genoux on révère
Et que Dieu fit puissant pour nous servir de père.

Je voudrais bien, Seigneur, qu'en cent mille ans d'ici
On pût se rappeler que j'écrivis ceci :

" Avant que Cybèle ait pris un autre uniforme,
On verra dans le monde un changement énorme.
Quoi qu'à pas lents il vient le jour ou les Babels
Disparaîtront devant la langue universelle,
Ce Messie attendu des Peuples fraternels.
Quand il arrivera la fête sera belle.
Tous les Peuples unis par des chants solennels
Rediront les bienfaits d'une entente amicale;
La main ne serra plus qu'une main cordiale.
Satan sera vaincu, la haine s'en ira
Où s'en va toute chose immonde et sacrilège.

Comme un fort conquérant l'amour triomphera,
Prenant le monde entier pour faire con cortège.

Alors les Rois seront bénis de leurs sujets
Car ils les combleront sans cesse de bienfaits.
Ils seront comme un père avec un fils qu'il aime,
La force aura cessé d'être la loi suprême.
On verra, condamnant leurs gloutons appétits.
Les grands n'avoir plus faim de manger les petits.
Tout sera paix, bonheur, amour sur notre terre
Où souvent l'opulence :nsulte à la misère.
C'est alors q u'on verra Jésus, l'agneau si doux,
Ouvrir le cie l tout grand pour venir jusqu'à nous ;
Et dans le même instant on verra la croix sainte
Aux quatre coins du ciel marquer sa douce empreinte.
Le feu que notre globe enferme dans son sein
Fera son oeuvre, et Dieu qui fit tout à dessein
Purifiera le monde et toute sa souillure.
Il brûlera le corps pour que l'âme soit pure.
Chacun supportera la peine de ses torts.
Que je vois d'épouvante à la face des morts ;
Que les grands sont petits à ce moment suprême !
Mon Dieu ! qu'ils font pitié ! ceux qui passaient si fiers.
Dirait-on pas qu'ils ont un pied dans les enfers ?....

Mais nul ne se perdra de ceux que Jésus aime.
Or, il nous aima tous jusqu'à mourir en croix
Et s'il en fût besoin, il serait mort cent fois.
Mais Dieu se contenta d'un si beau sacrifice
Et lui dit : "Maintenant exerce la justice."

Voyons comment se vengera
La victime du Golgotha.

Le Dieu mourant pardonne
A ses bourreaux.
Il pend nos fautes aux
Epines de sa couronne.
Le sang qu'il a versé rachète les péchés,

Que les crimes commis soient publics ou cachés.

Certes ! ils sont nombreux ceux à qui l'on accorde
Ici bas le savoir joint à l'esprit profond,
Mais qui n'entendent rien à la miséricorde
Comme Jésus la veut, comme les cieux la font.

Cœur de Jésus, fournaise où se dissout le crime,
Ou jeté le plomb vil (7) en or perlé (8) se fond,
D'amour, de charité, vous êtes un abyme
Dont la malice humaine en vain cherche le fond.

Qu'il était beau, divin, votre pâle sourire
Jésus, lorsqu'en mourant, on vous entendait dire :
Pardon pour eux, mon Dieu, pardon !
Ils ne savent pas ce qu'ils font.

Cœur d'or, esprit divin, ô céleste génie,
Il fallût donc mourir couvert d'ignominie !....
La terre en tressaillit, le soleil se voila,
Un grand bruit dans le ciel alors s'est fait entendre
Et le voile du temple a bien fait de se fendre.
Où donc Pierre, où donc Jacque étaient-ils ce jour-là ?
Eux qui voulaient mourir à côté du bon maître
Alors qu'on l'arrêtait par l'ordre du Grand-Prêtre.

Jacque avait disparu, Pierre s'était troublé
Dans la Cour du Prétoire où le peuple assemblé
Epiait, questionnait le disciple du Juste
Pendant que les soldats frappaient sa face auguste.

Oui, Pierre avait eu peur, car il a renié
Celui que l'ancien Prêtre avait calomnié.

Simon, pour qui Jésus aurait donné son âme,
A l'heure du danger l'avait abandonné.
Il fut, je ne sais où, pleurant comme une femme,
Le front pâle, abattu, l'œil morne, consterné.

Qu'il aille ou bon lui semble, il expira son crime.
Il n'a pu voir un Dieu, lui parler, le toucher,
Sans se sentir un jour un dévoûment sublime
Qui le porte à mourir, volontaire victime,
Dut-on, sur une croix, tête en bas l'attacher.

Quand sonnera l'heure terrible
Qui met dans l'âme un froid horrible
Et qu'on nous citera devant l'auguste cour,
Deux juges seront là,—la Justice et l'Amour,
Qui rendront leur sentence
Tour-à-tour.

L'un s'écrira,—"Vengeance!
Déchainez à l'instant les vieux anges maudits
Qui sont là dans la fange et la boue accroupis.
Que leurs ongles de fer énormément s'allongent
Afin que plus avant dans la chair ils se plongent.
Faites leur un moment revoir le Paradis
Pour raviver leur souffrance,
Et les rendre cruels jusques à la démence.
Donnez leur à manger la chair des renégats,
Des riches, des puissants, de tous les scélérats.
Faites un feu d'enfer dans la grande fournaise;
Chauffez, et que la poix pétille sur la braise.
Jetez-y le tyran: qu'il ne sache où poser
Ni le pied, ni la main, ni rien de tout lui-même.
Que le feu le couronne en brûlant diadême.
Qu'il souffre sans pouvoir jamais se reposer.
Qu'il ait l'hyène au flanc, un crapaud dans la bouche,
Une vipère au sein.—Mais gardez qu'on ne touche
Au bel enfant du Roi
Que j'aime plus que moi."

L'autre dira:—Clémence!
Suspendez la sentence,
J'apporte la quittance

Des hommes rachetés au prix de tout mon sang.
Anges, fermez l'étang,
De poix, de souffre et de bitume ;
Et que le seul feu qui consume
En ce jour
Soit le feu de l'amour."

Que Dieu me garde d'ici d'escamoter le Diable;
Car, à la mort, il rend plus d'un avare aimable.
Il suffit qu'il y pense à ses derniers instants
Pour racheter son âme, à beaux deniers comptants.
Donc, je maintiens Satan dans tous ses privilèges,
Vu qu'il peut empêcher beaucoup de sacrilèges.
Si Dieu le veut, qu'il soit feu-follet, loup-garou,
Poule noire, lutin farfadet, ou hibou,
C'est son droit : n'allez pas lui contester ces titres,
Car vous retrancheriez d'intéressants chapitres.
Qu'aurait de drôle à dire à nos petits enfants,
Dans les longs soirs d'hiver, l'ayeule de cent ans ?
N'a-t-elle pas bien vu, plus que vu dans sa vie
Des tours de diablotins se jouer en plein jour ?
N'a-t-elle pas bien vu son chat gros comme un four
Qui faisant le gros dos s'enflait à faire envie
Aux Dames d'aujourd'hui dont les larges ballons
Pourraient bien abriter deux cents petits garçons ?
Et notez que fillette à qui l'amour sait plaire
Dessous ses larges pans peut cacher à sa mère,
Un jour entier durant, quelque beau polisson
Comme on en voit souvent qui ne s'occupe guère
Qu'à jouer de ces tours qui ne sont pas à faire,
Mais qu'il faut bien qu'il fasse, ainsi mis en prison.

Mères, prévoyez-vous,—ce qui sera peut être,—
Qu'un jour viendra que vous ne saurez pas comment
Tout-à-coup l'on entend un sourd vagissement,
Signe qu'il vient au monde un pauvre petit être
Dont la vue est toujours fâcheuse pour *maman ;*
Cette bonne *maman* qu'on n'a pas prévenue

Et que l'on fait grand'-mère avant l'heure venue,
A preuve qu'il faudrait déchirer le ballon
Pour voir ce qui se passe entre fille et garçon.
Sans compter que l'époux y trouvera son compte.
Si l'épouse est coquette et ne craint pas la honte.
Mais ce cas, je l'avoue, est rare parmi nous.
Celle qu'il faut garder c'est Nanette aux yeux doux.

Aussi pourquoi, maman, ne pas chercher de suite
Un mari pour ma sœur quand tu la vois rêver ?
Tu n'aurais pas alors à redouter la suite
Du rêve que tu laisse un peu tard achever.
Ne te souvient-il plus, dis donc, ma bonne mère
De ce qu'il t'en coûtait pour corriger mon père
Quand, assez jeune encore il te faisait la cour
Et hardiment volait un long baiser d'amour ?
Après tout, conviens-en, il n'était pas si bête
Puisque ton frais sourire, en lui tournant la tête
Lui faisait trouver bon ce que Dieu fit si doux
A la femme, qu'on veut n'en parler qu'à genoux !....

On m'a dit bien souvent qu'Eve était fort gentille.
Pour le croire il suffit de regarder sa fille :
Mais à quoi servira ce front pur, étoilé
S'il faut qu'à mes regards il soit toujours voilé.
Combien vous avez tort, vous autres, nos anciennes,
De si vite oublier, vieux martyrs d'autrefois.
Je n'aime pas à voir nos belles Canadiennes.
Comme Jésus tomber sous le poids de leux croix.
Tenez-vous-le pour dit, mes vieilles,
Il vous sied mal d'être cruelles.

Je ne dis pas ceci pour que l'on pense ailleurs
Qu'au Canada nos mœurs sont pires que les leurs.
Oh ! non, car la morale ici n'est pas tombée,
Mais coquette parfois couve à la dérobée.
Si l'on avait eu soin de lui faire un bon nid
Elle ne se serait jamais mis dans l'esprit
De cacher sa couvée au loin parmi les herbes
Où peuvent l'écraser les pieds de bœufs superbes

Qui s'en vont deux à deux, par le joug retenus
Pincer l'herbe des près nouvellement tondus.

Ah ! ça, mes vieilles sœurs, vous êtes pourtant fines,
Et comme à point toujours on vous entend *tousser*.
Mais s'il arrive, hélas ! qu'on vous en fait passer
C'est que vos filles sont, disons-le, *superfines*.

Je vous l'ai dit souvent, plus n'est de jeunes gens.
C'est pourquoi nous devons être un peu plus prudents.
Aujourd'hui, voyez-vous, les enfans savent faire
Des jeux comme en a pas imaginé leur père.
Et cela n'est pas même un fait bien étonnant,
Puisque le monde va toujours en progressant.
On en verra sans doute un jour bien d'avantage
Si la terre nourrit les hommes d'un autre âge.
De ces temps reculés que je plains la maman !
Elle verra peut-être, au sortir du néant,
Sa fille, brune ou blonde, avoir un port de reine,
Un regard de Créole, une voix de Cyrène.
Voilà qui prend d'un coup les admirations,
L'empressement, l'hommage et le cœur des *Lions*,

Ça c'est vrai, quand bien même une mère est gentille
On aime toujours mieux s'entendre avec sa fille.

Si le ciel, par hasard, m'avait fait Prince, moi
J'aurais d'abord reglé par une bonne loi
Qu'une mère, ayant fille, aurait été tenue
D'être aimable, et toujours avenante, ingénue.
Je n'aurais pas souffert qu'elle eut barbe au menton,
Ni rides comme en a ma tante Couvillon.
Si les vieilles étaient ainsi toutes gentilles
Ça serait beaucoup moins dangereux pour les filles,
Puisque tous les galants conserveraient leurs feux
Pour celles qui d'abord auraient charmé leurs yeux.
Comme on éviterait aisément les scandales,
Car vo s comprenez bien, qu'étant sur le retour,
Mes *jeunesses* auraient été veuves d'amour.
Donc plus de jalousie et partant de cabales,
Plus de haine et d'envie et jamais de rivales.

Pour nous énorgueillir, nous avons Waterloo.
Contre le Dieu mortel, le combat fut terrible.
Nous avons lutté contre et vaincu l'invincible.

La France a, non moins fière, Austerlitz, Marengo,
Et comme elle était grande hier à Solferino !
Et s'il fallait compter, à côté de nos gloires,
La France pourrait mettre un million de Victoires.

Paix ! paix ! paix ! n'allez pas vous battre, ô fiers lions !
Regardez, le chacal, l'hyène, la panthère,
Le loup guettent l'instant que vous serez par terre
Pour se ruer sur vous, en nombreux bataillons.
Ils allongent la griffe et leur hideuse joie
Rugit en attendant cette facile proie.
Dieu ne vous a fait grands comme nous vous voyons
Que pour servir d'exemple aux autres nations.

Puisque vous vous tenez tous les deux par la *Manche*
Comme deux amoureux qui se feraient la cour,
Si vous ne pouvez faire en même temps l'amour,
Qu'un aime la semaine et l'autre le Dimanche,
Chérissez-vous, boudez chacun, à votre tour,
Mais si j'étais de vous, que je serais bien aise
D'*aimer à la fois brune en France et blonde Anglaise.*

Si le Breton, au Franc voulait bien s'allier,
Le monde devant eux viendrait s'agenouiller,
L'Amérique elle-même et l'Autriche et la Prusse,
Les cent peuples divers du vaste empire Russe;
A la file suivrait tout le menu fretin,
L'Espagnol qu'on appaise avec l'or marocain,
Le Danois, la Hollande et la brune Italie

Qui regarde en pleurant sa mamelle meurtrie.
Les larmes, de ses yeux, tombent en perles d'or.
L'amant qui va la voir sera-t-il assez fort
Pour l'arracher des bras de qui la prostitue.
Dans un suprême effort, qu'il la sauve ou la tue !
C'est mieux que d'être esclave et de baisser le front.
Quand vingt siècles on fut la nouvelle Sion,
Et que quatre mille ans on brilla sur le monde
Tantôt par la valeur, la science profonde,
Tantôt par la vertu, la douce charité,
N'a-t-on pas bien gagné de vivre en liberté !

Le Turc s'humilirait ainsi que la Belgique,
Qui consentirait bien à fortifier Anvers
Si la France qui la regarde de travers
Ne lui crîait d'un ton qui n'est pas pacifique :
“ Paie un certain *item* de ta dette publique
Si tu ne veux pas voir ton Anvers à l'*envers*.”

Naples qui voit Phébée à son lever si belle
Q'uon dirait du ciel bleu l'amoureuse prunelle,
Le Perse et le Chinois de même que l'Indien
Dont Albion veut faire un peuple très chrétien, (9)
Les peuples qui jamais n'ont vu briller l'aurore,
Tous ceux que l'on connait, comme ceux qu'on ignore,
Se presseraient en foule autour du char vainqueur
Où l'on verrait trôner la Reine et l'Empereur.
Les anges viendraient voir passer ce beau cortège
Où le Roi montrerait son front majestueux
Et la Reine à côté, ses épaules de neige,
Son [redacted] dont l'éclat éblouirait les yeux
Comme ces globes d'or qui scintillent aux cieux.
Dussiez-vous éprouver les horreurs du naufrage,
Et disparaitre un jour comme Rome et Carthage,
Que l'univers soumis reconnaisse vos lois.
Le monde entier aura bien assez de deux Rois.

Mais pour ce vaste honneur il faudra, couple auguste,
Etre pour le petit comme pour le grand, juste.
Qu'a-t-on besoin de Roi s'il n'est impartial,

Puisqu'on trouve partout quelqu'un qui fait le mal !
Si quelquefois le peuple est, ou parait farouche,
Turbulent, orageux comme le flot amer,
Impertinent, boiteux, niais, méchant, borné et louche,
C'est encore un devoir pour vous, Roi, de l'aimer.
Quelqu'il soit, incivil, tortu, bossu, difforme,
Imbécile, choquant avec son goître énorme,
Gardez-vous d'en médire :—il vous arriverait
De mépriser tous ceux que Jésus préférait.
Plus il est triste et laid et plus il faut qu'on l'aime :
Le pauvre enfant ne s'est pas façonné lui-même.
Si Dieu l'avait fait bon et beau comme j'en vois,
Prince, où serait le signe indicateur des Rois ?

Pour que Dieu vous bénisse, ô Rois, que votre épée
Dans le sang des humains ne soit jamais trempée.
Vous êtes ici-bas traités comme des Dieux ;
Devant vous on incline un front respectueux,
Mais sachez que le Roi qui ne sent pas son âme,
Pour le peuple brûler d'une amoureuse flamme,
Manque à sa mission. Le culte qu'on lui rend,
Alors le deshonore autant qu'il nous abaisse.
Pourquoi dire à quelqu'un : "Sire," ou bien "Votre Altesse"
Si plus qu'un autre il n'est vertueux, noble et grand ?
N'est-ce pas là mentir à Dieu qui nous entend ?

La justice partout : nulle part l'injustice.
Voilà qui gardera les Rois du précipice
Que la tyrannie ouvre et ne saurait fermer.
Pour être grands et forts, Rois, faites-vous aimer.
Dans sa naïveté le peuple aime les nobles
Et volontiers irait jusqu'à les adorer.
Mais s'il les voit tomber dans des fautes ignobles
Il devient tigre alors et peut les dévorer.

Voyez ce qui se passe en Autriche,
A Naple où le Bourbon,
Ce cher petit mignon,
Bien plus que les pipeurs des sales tripots, triche.

Ces bombardeurs devraient régner dans la forêt
Sur les tigres qui leur ressemblent, trait pour trait.
Rien n'est sacré pour eux. La noble créature,
L'homme que Dieu créa libre sous le ciel bleu
Semble fait pour servir à ces loups de pature.
Ils auront dévoré jusqu'au dernier dans peu
Si les Rois d'alantour dont le cœur est sensible
Ne mettent pas un terme à ce festin horrible.
La mesure est comblée, et ces deux Balthazars
Qui souillent sans remords la pourpre des Césars
Vont voir le doigt de Dieu tracer sur leurs murailles
Trois mots qui font trembler les plus fiers potentats (10)
Il est quelqu'un là haut qui fait les représailles
Pour les petits d'ici qui ne le peuvent pas.

Garibaldi farouche, un vrai tigre, homme atroce,
Qui saute par dessus les remparts, ce féroce
Est un Archange auprès de ce couple inhumain
Qui règne, à ce qu'on dit, de par le droit divin.

Est-ce que Dieu se mêle aux actions infâmes
Du Roi-brûlot qui rit devant Palerme en flammes
Où père, mère, enfans se tordent dans le feu.
Eh ! bien, si c'est ainsi, je ne crois plus à Dieu.....

Garibaldi !.. C'est peu dire, il en faut cent mille
Pour traquer ces chacals avec tous leurs petits.
Qu'on les tue en Hongrie, à Venise, en Sicile.
Partout qu'on dise :—" A bas ! l'aigle et la fleur de lys.

Rien ne résisterait à l'Angleterre unie
A la France qui veut devenir son amie.
N'avons-nous pas ensemble encor tout récemment
Dompté le Czar altier qui se bat vaillamment ?

Mais qu'ont produit ces chocs de braves contre braves
De vaillants à vaillants ?—Ils ont fait des esclaves.
Ils ont comblé la plaine et le mont d'ossements
Et jeté plus d'un peuple en d'horribles tourments ;
Car partout, à la ville, au hameau, quelqu'un pleure

Un être bienfaisant absent de la demeure.
Ici, c'est une mère en larmes qui gémit.
Là, c'est un fils en pleurs qui redemande un père,
Et plus loin une sœur qui regrette son frère
Qui n'est pas revenu malgré qu'il le promit.

C'est le beau résultat de ces grandes batailles
Où les Rois sont vainqueurs et leurs sujets fauchés
Par les canons emplis de souffre et de mitrailles
Qui labourent les champs de cadavres jonchés.

A votre sentiment, si c'était là des gloires,
Prince, il eut mieux voulu pour nous d'être pas nés
Que de venir au jour, d'avance condamnés
A servir d'holocauste au démon des victoires.

A l'heure du danger si je parlais ainsi
On me croirait peureux, pour sûr, mais Dieu merci !
Je le dis en un temps où nul propos de guerre
Ne vient effaroucher mon âme haute et fière,
Et si je montre ici tant d'amour pour la paix,
C'est qu'outre qu'à penser aux morts je me déplais,
Il est toujours aisé pour chacun dans la vie,
Tout poltron qu'il est, s'il en a la fantaisie,
De courir à son gré de la vie a trépas ;
Tandis que le héros mort n'en reviendra pas,
Malgré tous ses hauts faits et sa grande bravoure ;
Et je douterais fort qu'en sa tombe il savoure
L'encens que ses exploits inscrits au bulletin
Répandent à grands flots sur le monde, un matin.

Prince, n'enviez pas la gloire et les louanges
Qui font des orphelins des enfans dans les langes,
Chers petits cœurs d'amour, au sourire enchanteur,
Qui nous font dans la peine encor croire au bonheur.
Ne faites pas pleurer ma mère—pauvre femme !
En lui prenant son fils pour en faire un soldat.
Elle vous donnerait, Sire, plutôt son âme
Que de lui voir courir les dangers du combat.
Et ce fils voudrait vous donner cent fois sa vie

Et dans son zèle ardent sacrifier ses beaux jours
S'il ne fallait quitter sa bonne et douce amie
Pour un monde où peut-être on n'aura plus d'amours.
C'est si dur de mourir quand on a bien envie
De suivre jusqu'au bout sa carrière ici-bas ;
Car enfin parmi ceux qui se sont mis en tête
De voir des nouveautés, hors de notre planète,
En est-il donc un seul qui revint sur ses pas ?
Donc tout considéré, bien pesé, je préfère
Vivre pour voir mon Prince en qui je trouve un père.
Et s'il fallait tout dire, a-t-on pas bien le temps
D'aller dans un pays où l'on vit si longtems ?
Meure qui veut, pour moi j'aime ma Souveraine
Au point de ne vouloir plus quitter son domaine.
Je renonce à la gloire en faveur des hardis
Qui n'ont pas peur d'entrer d'un saut en Paradis,
Où le maître, dit-on, est jaloux et sévère
Et ne peut pas nous voir sans se mettre en colère;
Qui punit le pèché du père sur l'enfant
Et des sujets qu'il crée est toujours mécontent.
Après cela comment aurai-je le courage
De rechercher la mort, à la fleur de mon âge,
Si je sais qu'aux malheurs qu'ici me fait le sort
Vont succéder des maux cent fois pires encor !
Le Diable, à les entendre, est toujours là qui guette
Des milliers de pêcheurs que le bon Dieu rejette.
Pour être admis il faut n'avoir aucun péché.
On y traite l'enfant comme un grand débauché,
Un hėritique affreux s'il n'a pas de l'eau sainte
Avant que de partir, reçu la douce empreinte....
Et l'on s'étonnera, quand ici bas nos Rois
Un peu capricieux, nous font d'étranges lois ?....
Que c'est triste à penser et que c'est dur à faire !
Si quelqu'Ange voulait m'expliquer un mystère
Je dirais : autant vaut m'expliquer celui-là.
Croyez-vous que si Dieu redevenait un homme
Fort de tout le pouvoir dont on dispose à Rome
Qu'il n'amenderait pas quelque peu tout cela ?
C'est dur à digérer ;....mais à la fin qu'y faire ?
Il est sage de croire, obéir et se taire.

Dans ce monde roulant dans le grand firmament
On ne sait depuis quand, ni pourquoi, ni comment
Souffrez que l'on vous paie avec cette monnaie (11)
Puis qu'elle a cours, et *qu'ils* n'ont pu donner la vraie.
Comme à travers la nuit on voit la vérité
Dans un lointain brumeux qui voile sa clarté.
Prenons ce qu'on nous donne en attendant qu'arrive
Le grand jour lumineux qu'attend notre foi vive
Et ne murmurons pas contre le vieil Adam.
S'il a fait un faux pas, est-ce bien de sa faute ?
Eh ! pourquoi lui prit-on en dormant une côte
Pour faire Eve charmante à séduire un serpent.

Voici que l'innocent, parmi les fleurs sans nombre,
Sous un bel oranger qui lui prêtait son ombre,
Sommeillait chaste et nu, les deux mains sur son cœur.
Son bon Ange riait de le voir sans pudeur,
Et lui n'y songeait pas : l'innocence est un voile
Qui couvre mieux la chair que la plus forte toile.

L'Etre fit Eve alors pleine de volupté,
Mais sans tache, et la mit doucement à côté.
Adam, en s'éveillant l'apperçut rayonnante,
Et l'ayant contemplée, il la trouva charmante.
Qu'il fut ou non prophète, il dit :—os de mes os,
Belle Eve aux blonds cheveux, que tu viens à propos !
Et comme par instinct, sans bien s'en rendre compte,
Il lui prit un baiser qu'Eve reprit sans honte.
Ils virent que c'était quelque chose de bon.
Vite au premier baiser succéda le second ;
Puis le troisième vint avec mille à la suite,
Si *GROS* que la pudeur eut peur et prit la fuite....
C'est alors que, livrés à ce brûlant transport,
L'amour désordonné leur apporta la mort.

Devant ce peuple-ci je ne voudrais pas dire
Tout le mal que je sais de nos premiers parents.
Tant d'*horreurs* enfanta cet immense délire
Que nous en rougirons encor dans cent mille ans.

On prétend que la femme a mordu dans la pomme
La première, Ho !....Je crois bien plustôt que c'est l'homme
Puisqu'Eve était craintive, Adam fort et vaillant,
Il a pu, sans frayeur, écouter le serpent.
Aujourd'hui c'est du moins ainsi qu'en agit l'homme
Lorsque le serpent rôde encore avec la pomme.

Elle ou lui, l'un des deux commença pour certain,
Puis qu'au bout de neuf mois Eve enfanta Caïn.
Et l'enfant premier né pleura dès sa naissance
Et montra qu'il serait méchant, dès son enfance.
Mais le courroux du ciel ne fut pas éternel
Car après dix-neuf mois Eve allaitait Abel.
Cependant Dieu fut triste en regardant son œuvre.
La femme était honteuse et l'homme plein d'effroi.
Et dans un trou boueux se cachait la couleuvre.

Or, l'Etre eut pitié d'eux et dit :—Ecoutez-moi :
"Voici, je vous impose une sévère loi.
Les enfants qui naîtront de vous me sont en haine,
S'ils acquièrent du bien, ils n'en pourront jouir.
Car après qu'ils l'auront amassé dans la peine,
Tout aussitôt je les ferai mourir.
Je vomirai sur eux le feu de ma colère.
Ils ne pourront s'aimer, ni la sœur ni le frère.
La mère égorgera le fruit de ses amours,
Et l'enfant maudira les auteurs de ses jours."

Tout ce qu'il leur a dit s'accomplit à la lettre.
Dieu fit ce qu'il voulut, car il était le maître.
Mais si je n'étais plein de crainte et de respect
Pour Dieu, je lui dirais :—"Votre arrêt m'est suspect."
Je pense que c'était à vous de prendre garde,
A ce que ces enfants ne fissent que le bien.
Pourquoi faire l'amour, s'il n'était bon à rien,
Beau serpent qui fascine alors qu'il nous regarde ?"
....
Quoiqu'il en soit, Seigneur, mon âme vous bénit.
De tolérer encor le berceau près du lit.
....

Vous qui blâmez Adam d'avoir aimé la mère,
Avec sa blonde fille êtes-vous plus discret ?.....
Allons, dormez en paix, ô notre vieux grand-père,
Puisqu'il reste avéré qu'on n'aurait pas mieux fait.

Ce qu'Adam ressentit, en appercevant Eve
Belle comme l'amour à l'âge de quinze ans,
Nous tous ses petits fils, après un si long temps,
Faits du même limon et de la même sève,
Comme lui l'éprouvons, éveillés comme en rêve,
Et dans ce grand combat sommes-nous les vainqueurs ?
A peine on voit Jeannette étaler ses doux charmes
Qu'on dédaigne la gloire et qu'on met bas les armes.
Après cela, venons nous faire délateurs.

Qu'on ne me parle plus de cette faute ancienne
Qu'un moqueur Légendaire aggrava tout exprès
Pour couvrir nos défauts, et paillier nos méfaits.

J'espère qu'en voyant la brune canadienne,
Avec son grand œil noir, sa taille souveraine,
Comme elle a l'air coquet avec ses frais atours,
Et son doux parler qui charmerait les amours,
Son petit pied mignon, son nez de Roxelanne,
Son front noble, angélique, et son pas de Diane,
Prince, vous conviendrez que notre grand papa
Etait bien excusable, alors qu'il se trompa....

Mon bon Curé se fâche au moindre mot pour rire.
Il voudrait même aller jusques à m'interdire
De demander à Dieu puisqu'il est tout puissant
De nous rendre meilleurs et d'assommer Satan :
Grand gosier qui s'enivre à mâchouiller une âme
Comme l'homme se pâme aux baisers de la femme.
Le Pape ferait bien, puisqu'il en a la clef,
De mettre sur l'abyme un éternel scellé.
N'avons-nous pas ici pour les méchants la corde,
Et là haut, Dieu n'a-t-il pas la miséricorde ?

Hélas, pourquoi Seigneur, avez-vous décrété,
Que le diable aurait part à votre éternité ?
N'était-ce pas assez de mille ans sur les braises
Pour avoir ôsé prendre à Lisette deux *fraises ?*
D'un an pour un baiser, de cent ans pour un vol,
Pour un *bougre* dix ans, cent mille ans pour un viol ?...
....
Oh ! s'il m'était permis ici de faire entendre
Ce que je pense au fond du monarque des cieux
J'avoûrais que je crois qu'il est plein d'amour tendre
Pour ce monde orphelin qu'il couve de ses yeux.
Dieu, d'où nous vient l'amour, peut-il être la haine,
Sa bonté paternelle est-elle du courroux ?
Le soleil n'est-il pas son œil limpide et doux
Qui se voile devant toute action vilaine
Et sourit aussitôt qu'il est content de nous ?
S'il est bien vrai qu'un jour Dieu fut plein de menace
Et qu'il ait décreté la mort du genre humain,
Nous avons, Dieu merci, depuis lors trouvé grâce
Dans l'immolation de son agneau divin,
Croit-on que Jésus crie en vain : " Miséricorde !
Lui qui nous aima tant qu'il en mourût pour nous ?
Tout ce qu'il veut avoir, il faut que Dieu l'accorde,
Puisqu'exalter son Christ est son vœu le plus doux.

Pour moi je ne crains pas du tout *Monsieur* le Diable,
Quoiqu'on dise partout qu'il est fort redoutable.
Peut-être devant lui qu'un pécheur peut trembler
S'il n'a pas sur son front vu l'eau sainte couler.
Mais quiconque à ce signe est un enfant céleste
Qui ne craint que Dieu seul et se moque du reste.
De sa *Majesté noire* ennemi déclaré,
Pour le mettre à mes pieds j'invoque un nom sacré,
Nom béni qui soutient, console et fortifie
Et même du tombeau nous rappelle à la vie.
Au seul nom de Jésus Satan frémit de peur,
Et ce nom trois fois saint est gravé dans mon cœur !..

Celui qui dans la vie apprécia chaque heure

Sait, qu'entre guerre et paix, la dernière est meilleure.
Mais je ne prétends pas qu'il faille avoir la paix
Aux dépens de l'honneur national : oh ! non, certes !
Car alors il ne faut plus regarder aux pertes,
Et tout bon citoyen ne recule jamais.
Moi qu'on a si souvent osé traiter de lâche,
Je sens que je pourrais faire en brave ma tâche.
Oui, Prince, je saurai montrer à vos rivaux
Que parmi vos soldats il est plus d'un héros.
Qu'on mette vitement à mon poing une épée,
Que j'ajoute à l'histoire une fière épopée !....
....
Il faut bien que je fasse un peu le fanfaron,
Mais je vous l'avoûrai, Prince, je suis poltron.
Plus d'une fois déjà j'ai rencontré dans l'ombre
Mon ombre
L'effroi
Soudain me saisissait et je sentais sur moi
Peser un monde entier.—Hélas ! mon Dieu, qu'y faire
Dire que je suis si brave avant d'avoir peur
Et qu'un tout petit "*ouf*" m'accâble de frayeur.
Qui pourra m'expliquer cet absurde mystère ?
Je vois bien que l'homme est ainsi fait aujourd'hui,
Qu'il n'est rien de bizarre à comparer à lui.

Sire, les Canadiens ont montré qu'ils sont braves
Et ne sont pas de laine à tisser des esclaves.
Vienne une Invasion, vous verrez des héros
Combattre vaillamment sous vos nobles drapeaux.
Mais c'est plus fort que moi, je le dis avec peine,
Je ne suis pas d'étoffe à faire un capitaine.
Vous me feriez cribler de balles dans le dos.

Quand tu me fis, à quoi pensais-tu bonne mère ?
Je voudrais que le ciel fâché
Contre un si grand péché
Te condamnât à me refaire.

Est-ce que mon souhait d'horreur va te glacer,
Mère ?—Hé !...n'est-il pas *quelque chose* sur terre

Qu'une femme, à cinquante, aime à recommencer ?

Si l'hydre politique avait l'air moins sinistre
Et ne menaçait pas de nous broyer les os,
Prince, on vous dirait deux mots
De votre premier ministre.

C'est un rare bonheur pour un peuple de voir
Un homme d'énergie au faîte du pouvoir.
Si la voix du dévoir un jour se fait entendre,
Il accomplit sa tâche au risque d'eu descendre.
Mais l'*invisible* main qui se montre *partout*,
Quand on la croyait loin, apparait tout à coup.
Et celui, qui faisait le bien, sans espérance
D'être bientôt payé, reçoit la récompense.

Le peuple est ainsi fait qu'il hogne comme un chien
Après celui qui veut travailler pour son bien.
Mais abjurant bientôt cette erreur incommode
Il le proclame enfin son sauveur :—c'est la mode.
Il paie ainsi tous ceux qui travaillent pour lui :
Le salaire à demain, et l'insulte aujourd'hui.
Combien il faut avoir de noblesse dans l'âme,
Pour se vouer à qui nous vient traiter d'infâme.
C'est peu d'être honnête homme, il faut être chrétien.

Ce ministre on le sait, porte un nom Canadien,
Voire même historique
Quoiqu'il ne soit pas plus que moi
De la lignée antique.
De ce hardi navigateur Maloi,
Dont le vaisseau rapide a sillonné nos ondes,
Et dont le pied agile a parcouru trois mondes....
Et peut-être bien cinq, mais j'en garantis rien.
Pour plus de sûreté, voir qui le connut bien.

La noblesse n'est pas rien que dans la naissance
Puisqu'on la retrouve ailleurs
Et que souvent les meilleurs
Ont eu, dès leur berceau, pour mère l'indigence.

Si je ne craignais pas de passer pour flatteur,
Aux yeux des vieux *Bourrus*, qui n'admirent qu'eux-mêmes,
Et pour les jeunes gens n'ont que des anathêmes,
Je dirais :—Vous avez, Sire, un SOLLICITEUR
Qui tient, dans le CONSEIL, sa place avec honneur.
Sa nomination prouve que l'Angleterre
Veut que nous l'appelions, tout de bon, notre mère.
Quand on a de l'esprit, qu'on est sage et joli,
Qu'en toute circonstance on se montre poli
On est certain d'avoir bientôt la récompense
Dûe à qui sait agir avec intelligence.
Quand son génie ardent le place au premier rang,
Comme l'enfant du peuple alors nous parait grand !

En vérité, c'est une belle chose,
(Surtout pour un anglais,)
Que de porter le charmant nom de ROSE
Qu'adore tout galant Français.
Mais c'est bien mieux encore
Quand on a le bonheur
D'avoir un noble cœur
Qui veut du bien à tous, et que chacun honore.

Si Je disais encor six ou sept vérités,
Les méchants me diraient :—"Vos vers sont achetés."

Pour moi, je bénirai l'Angleterre,
Aussi longtems qu'elle voudra,
Laisser notre Canada
Choisir lui-même son ministère.

À l'avenir sous notre ciel
On ne verra plus de Whakefield,
Intrigant sans vergogne
Comploter pour qu'on rogne
Le Budget du pays.
En faveur de ses fils.

Pourqu'un Monarque puisse exercer la puissance,
Il faut que de son peuple il ait l'obéissance.
Je vous dois, je le sais, mon cœur, mon bras, c'est bien !
Et vous, Prince, en retour, ne me devez-vous rien ?
Vos sujets ont-ils donc des devoirs à vous rendre
Sans que de votre part ils doivent rien attendre ?
Est-ce que la justice, ou même l'équité
Exige par hasard que tout soit d'un côté ?

Rendez-nous donc heureux, Prince, sur cette terre,
Puis que vous y tenez la place du bon Dieu.
Oh ! ne l'oubliez pas, vous être notre père.
Que votre amour pour nous soit de flamme et de feu.

Je le dis sans détour, ce serait bien dommage
Qu'étant Prince, et comblé de dons si précieux,
Vous ne voulussiez pas, en tout, être l'image
De l'Ange qui sur vous veille du haut des Cieux.

O noble rejeton d'une royale souche,
Laissez la vérité vous dire par ma bouche :
"Le sort a quelque fois grandi des hommes vains,
"Mais la vertu, seule, a fait des mortels, divins."

A LA CANADIENNE.

De tes purs diamants orne en ce jour ta tête.
Il faut que tu sois belle en ce grand jour de fête,
Belle à ravir le fils du Roi, beau voyageur,
Au Canada venu pour épancher son cœur
En répendant sur toi sa Royale faveur.
Surpris de tant d'attraits qu'il dise :—"Ma divine,
Ta candeur m'a charmé, tes grâces m'ont séduit ;
Comme une étoile aux cieux ton œil noir brille et luit,
Et ton front radieux, comme un phare illumine !"

Il reviendra, crois m'en, et son amour de Roi
Comme un vase trop plein se répandra sur toi.
N'es-tu pas devant Dieu sa fille et son épouse,
Et son frère et sa sœur, son trésor le plus cher ?

Pour te suivre en tous lieux et partout te chercher
Il a l'œil vigilant d'une femme jalouse.
Une fois qu'on t'a vue, on veut te voir toujours,
Et le cœur ne peut plus souffrir d'autres amours.

A MONTRÉAL.

Hochelaga, toi qui naguère encor sauvage,
Morne et silencieux, couché sur le rivage
Languissais dans ta hute et faisais peine à voir,
Réjouis-toi, d'Albion un prince accourt, avide
De voir étinceller notre cité splendide
Qui se revêt de pourpre aux premiers feux du soir.

Ma Reine, sois coquette et ravissante à voir.
Le grand fleuve à tes pieds qui doucement murmure
Argente ses flots bleus pour t'en faire un miroir.
Regarde, essaie, et mets ta plus belle parure.

A DIEU.

Bénis Rome, bénis le Pape et ses croyants,
Et moi, surtout, le moins choyé de ses enfants.
Bénis Napoléon, bénis ma Souveraine.
Qu'il soit le Roi du monde, et qu'elle en soit la Reine.
Fais-les s'aimer toujours d'un fraternel amour
Dont sera fier Albert, beau Prince de Cobourg.

Bénis la main qui donne au pauvre qui succombe.
Bénis la femme forte et la femme qui tombe.
Bénis mes ennemis, bénis tous mes amis.
Soit qu'ils vivent encore ou qu'ils soient endormis.

Bénis Emmanuel, mets en oubli ses fautes.
Nul péché n'est si grand qu'aisément tu ne l'ôtes.
N'es-tu pas le bon père au milieu des enfans,
Qui chérit les meilleurs et pardonne aux méchants ?
Je le déclare au nom du doux Jésus que j'aime,
Père, tu peux tirer les morts de l'enfer même.

Bénis Antonelli, fais lui comprendre un peu
Que le dépit sied mal au ministre de Dieu.
Qu'il apprenne de toi que pour règner dans Rome
Il faut entièrement dépouiller le vieil homme !
Qu'il doit, nouveau Jésus, toujours tendre la main
A la brebis perdue, errant loin du chemin,
Afin qu'elle revienne, au champ qui l'a vu naître,
Paître avec ses petits sous le regard du maître.

Benis enfin mon Prince, afin qu'il ait l'amour
Des peuples sur lesquels il doit régner un jour.
Comme au fils de David donne lui la sagesse.
Que ta divine loi soit sa chère maîtresse,
Pour que la Fiction parlant comme autrefois,

Dise au peuple ébloui : "les enfans de nos Rois
Font merveille : en naissant ils ont l'esprit du père,
La douceur de l'agneau, les grâces de la mère,
La bonté, la candeur, et la vertu des trois.

Avec cela comment ne pas aimer les Rois ?

J'ai l'honneur d'être,

De Votre Altesse Royale,

Le très humble et très respectueux Serviteur

Et de Votre Auguste Mère,

Le très dévoué Sujet,

LOUIS THOMAS.

Août 1860.

NOTES.

(1) 1837 et 1838.
(2) Je présume qu'au moment de recevoir la couroune, le Prince incline légèrement la tête.
(3) Le peuple résume en lui l'autorité.
(4) Le titre de Vice-Roi, si la Confédération à lieu.
(5) Ce vers est de Victor Hugo.
(6) L'aumône.
(7) Madelaine pécheresse.
(8) Madelaine repentante.
(9) Allusion à la proposition de Lord Marlboroug (chambre des Lords, 2 juillet) d'introduire la religion chrétienne dans les écoles de l'Inde.
(10) Mané, Thecel, Pharès.
(11) Tout homme conscieucieux verra que l'auteur n'en veut qu'aux exagérations.

HISTORIETTE.

—

LE PRÉJUGÉ.

Un jour, Papa contait que ma petite sœur
Avait été trouvée au pied d'un grand chou-fleur :
Et moi je l'ai cru tout bonnement, je vous jure.
A quatre ans, on ignore où l'on prend les enfants ;
Et puis si jeune encore, on a l'âme si pure
Qu'on ne remarque pas qu'à de certains moments
D'une façon bizarre engraissent nos mamans.

Plustard, ayant grandi, j'eus un tout petit frère.
Quoique sûr de mon fait, je regardai mon père
Comme pour demander :—Où prit-on celui-là ?. . . .
Il sourit, ne voulant pas répondre à cela.

Pour montrer que mon père était sage,
Faut-il vous en dire d'avantage ?

A l'homme—enfant on donne un peu d'eau dans du lait.
Mais on le nourrit mieux quand il est homme fait.

En vérité je trouve
Qu'une canne qui couve
A déjà plus d'esprit
Qu'un badaud qui me dit
Le cœur gros d'épouvante :
" J'ai peur du loup-garou
Quand à la nuit tombante
J'entends crier : *Coucou !*
Coucou ! Coucou ! Coucou !. . . .
Foll tête
D'homme, va !
Jéhovah
Qui t'a faite

Le regrette
Et fait bien,
Puisqu'un rien
T'épouvante
Te tourmente,
Et te rend
Presqu'enfant.

C'est stupide
Aristide,
Quoi ! peut-on,
Mon garçon
Etre bête
Si complette
Qu'on veuille croire encore à ces contes d'un fou
Qui changent l'ours en homme, ou l'homme en loup-garou.
Quitte
Vite
Ce préjugé payen,
Et comme un bon chrétien
Crois que si l'homme change
Ce n'est que pour le mieux.
Il peut devenir Ange
Et s'envoler aux Cieux.

L. T.

ERRATA.

7e page, 3e ligne, lisez *présombtif* au lieu de *prosomptif*.
10e " 13e " lisez *s'apperçut* au lieu de *s'apperçoit*.
11e " 11e " lisez *vertu* au lieu de *vertue*.
13e " 25e " lisez *put* au lieu de *peut*.
15e " 28e " lisez *Simon* au lieu de *Cimon*.
17e " 7e " lisez *ici* au lieu de *d'ici*.
18e " 27e " lisez *croix* au lieu de *croix*.
" " 28e " lisez *tenez* au lieu de *tcnez*.
22e " 4e " lisez *borgne* au lieu de *borne*.
23e " 23e " lisez *d'un* au lieu de *dire*.
27e " 12e " lisez *alaitait* au lieu de *allaitait*.

-garou.

T.

omptif.
perçoit.